

en vain la trace d'une promenade de mouche, sont faits d'une seule grande feuille de papier blanc, tendu sans un pli, collée sans une tache, par je ne sais quels incomparables tapissiers d'une espèce inconnue chez nous. Et, par terre, sur ces nattes fines qui ne sont ni teintes, ni ouvrées, il semble que personne n'ait jamais marché. Combien de fois par an a-t-il renouveler toutes ces choses, et les choisir entre mille, pour obtenir cet effet d'immaculée blancheur?...

Les étroits couloirs se prolongent, toujours pareils; de distance en distance, quelque châssis entr'ouvert laisse voir un appartement vide,—un compartiment plutôt,—à parois de papier, où tout est de la même nudité absolue.

Cependant, voici une première apparition quasi fantastique, qui nous donne l'éveil: au milieu de cette monotonie blanche, par l'ouverture d'un de ces minces châssis, se montre tout à coup une petite créature, vieillotte, une fée sans doute, éblouissante comme un colibri, dans un costume qui est une quintessence d'étrangeté. Toute petite, parcheminée, ridée, extraordinaire dans sa laideur comme dans son luxe d'un autre monde, elle est quelque princesse probablement,—ou bien une dame d'honneur. Elle porte la tenue de cour, qui doit remonter à plusieurs siècles. Ses cheveux gommés sont éployés en éventail autour de sa plate figure aux yeux bridés et presque morts. Elle a des culottes en soie lourde, d'une pourpre magnifique; des culottes très bouffantes qui s'extravasent par le bas en gigantesques "pieds d'éléphant";—et un long camail à la prêtre, d'un vert réséda qui change et chatoie, tout semé de chimères multicolores, dont les reflets sont comme ceux des gorges d'oiseaux-mouches.

On la regarde et on l'admet sans surprise, parce qu'"on sait où l'on est": dans le lieu du monde le plus raffiné peut-être et le plus rare, malgré sa simplicité voulue, qui n'est qu'un masque. Evidemment ce palais, derrière ses derniers et plus profonds panneaux de papier, doit réceler des hôtes étonnants et de merveilleuses richesses.

Elle se joint aux visiteurs, la vieille petite fée, mystérieusement souriante, après un gentil salut presque ironique. Et ensuite il en surgit une autre,—et une autre encore; leurs soies, qui sont splendides, qui sont des merveilles orientales, ont des nuances et des éclats différents; des éclats qui, dès qu'elles se rapprochent, semblent s'exaspérer par contraste, si l'on peut dire ainsi, et devenir métalliques, presque lumineux.

On arrive ensuite dans un grand compartiment blanc, espèce de salon d'attente, qui doit donner sur les jardins. Aucun meuble dans ce salon, cela va sans dire, ni aucun siège; seulement, à chaque angle, posée par terre, s'élève une incomparable potiche de Satsouma, de cinq ou six pieds de haut, dont le couvercle est surmonté d'un monstre souriant; et sur la blancheur virginale des murs, sont jetés comme au hasard, trois ou quatre phénix d'or, envolés, qui se poursuivent.

Soudain, les panneaux de papier transparent glissent sur leurs rainures, s'ouvrent, et les jardins apparaissent. Un beau soleil tranquille les éclaire. L'enchantement commence.

Sur des écrans, sur des porcelaines, on a vu quelquefois, sans y croire, de ces sites invraisemblablement jolis, trop compliqués de lacs et d'îlots, où les perspectives et les dimensions semblent fausses, où les arbres ne sont pas verts, mais peints